Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 9 (1921)

Heft: 113

Artikel: Les femmes et les livres

Autor: La Harpe, Jacqueline de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256610

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

revendications de MM. les typographes d'une part, et les exigences des tarifs postaux nationaux et internationaux d'autre part, notre réserve est en train de se tarir complètement. Et l'une des prochaines tâches du Comité du *Mouvement Féministe* va être d'envisager les moyens de la reconstituer.

Nous ne disons point cela — que nos lecteurs se rassurent — pour tendre la main. Nous répugnons à la mendicité. Nous ne le leur disons point non plus pour les préparer tout doucement, en entourant la pilule de beaucoup de sucre, à une élévation du prix de l'abonnement. Tel qu'il a été fixé, tel il restera cette année en tous cas. Et comme nous ne désirons point recruter nos lecteurs parmi des millionnaires, mais dans toutes les classes, dans les milieux laborieux, comme dans les milieux privilégiés, nous éprouvons beaucoup d'antipathie à renchérir notre tarif, et nous n'y viendrons que forcées par les circonstances.

Mais si nous mettons nos lecteurs et nos amis au courant de notre situation financière, que quelques-uns d'entre eux ignorent avec la plus parfaite candeur, c'est parce que nous croyons qu'ils peuvent contribuer dans une certaine mesure à y remédier.

Il est frappant, en effet, de constater comment, pour beaucoup de nos partisans, être féministe, c'est donner paisiblement son assentiment de principe à nos idées, mais ne pas faire le moindre effort, le moindre sacrifice pour les soutenir. On semble croire que l'idéal féministe se réalisera par la grâce mystérieuse de quelque pouvoir immatériel, et que se dépenser pour lui, s'abonner par exemple à un journal qui s'est fait son porte-paroles, est pleinement superfétatoire. Combien de ces réponses déconcertantes n'ont pas reçues celles de nos collaboratrices dévouées qui s'efforcent de nous recruter des abonnés! combien n'en avons-nous pas entendu nous-mêmes: «... J'ai déjà tant de journaux, inutile d'en ajouter un autre à ma liste ... Je n'ai pas le temps de lire... J'ai déjà promis mon appui à tant de Sociétés et de Comités que je ne puis vraiment pas encore... Les temps sont durs, il faut se restreindre... » Etc., etc.

Que ce soient des personnes indifférentes à notre mouvement, absorbées dans d'autres tâches leur paraissant plus pressantes que la nôtre, qui s'expriment ainsi: nous n'avons qu'à nous incliner. Mais que ce soient des féministes convaincus, des membres de nos Associations suffragistes, ou de nos Unions des Femmes romandes, qui sont pratiquement des suffragistes elles aussi, c'est ce que nous ne comprenons pas et ne comprendrons jamais. Car le féminisme ne doit pas être, ne peut pas être un vague dilettantisme, une sympathie supplémentaire à beaucoup d'autres: n'est vraiment féministe que qui fait effort pour ses idées. Effort de temps, de peine, d'argent. Car, à moins de cas spéciaux, de difficultés extraordinaires, on ne nous fera pas croire que 5 francs d'abonnement déséquilibrent complètement le budget annuel d'un vrai ou d'une vraie féministe. Combien n'hésiteront pas à s'offrir durant le courant de cette année, un petit plaisir de délassement, de toilette, de vanité, qui creusera un trou bien plus considérable dans leurs finances, et que l'idée du devoir féministe de faire à la Cause, qui est la leur, le sacrifie de ce petit plaisir n'effleurera pas seulement... Et pourtant, ne devons-nous pas faire toutes des sacrifices, pour la Cause, de la première à la dernière de ses adhérentes ?

Des mathématiciens épris d'infaillible logique nous objecteront, il est vrai, que, si chaque abonnement nous apporte un déficit de fr. 1,30, mieux vaudrait alors diminuer le nombre de nos abonnements afin de diminuer aussi la somme de ce déficit. Seulement ce raisonnement nous conduirait en le suivant jusqu'au bout, à supprimer même fr. 1,30 de déficit en supprimant le journal tout simplement! Et puis, il se passe dans le domaine de l'imprimerie ce phénomène inconnu en mathématiques: c'est que plus on achète, moins cher cela coûte. Le deuxième mille d'un journal est toujours bien inférieur de prix au premier mille, si bien que le prix moyen de revient de chaque numéro ne se trouverait plus alors excéder son prix de vente.

Il est encore une ressource que certains de nos amis nous avaient conseillé de mettre à profit pour rétablir l'équilibre dans nos finances: les annonces, le grand facteur de prospérité de la presse moderne. Certes, il nous serait fort agréable que le produit de notre dernière page couvrît complètement les frais de la moitié, par exemple, de notre numéro, ou même de deux autres pages seulement: mais là encore nous nous heurtons à la même difficulté suscitée par nos dépenses d'impression. Chaque annonce, en effet, établie sur ce tarif-là, serait d'un prix si considérable qu'elle ferait fuir tous les annonciers à but social, philanthropique, tous les amis de notre journal, qui s'efforçent — et nous leur en exprimons ici notre plus sincère reconnaissance — de nous venir en aide de cette façon; et les autres annonciers, gens de commerce capables de supporter, eux, ces frais, nous répondent inévitablement que nous n'atteignons pas un cercle assez étendu pour que la publicité dans nos colonnes puisse être selon l'expression consacrée «véritablement intéressante». Et ainsi, tout se résume toujours dans cet axiome: chercher des abonnés.

Fin décembre et durant tout le mois de janvier, des abonnés de 1920 nous ont annoncé, les uns par un mot aimable de regrets, les autres par un simple «refusé» en travers de la bande d'adresse, que nous ne pouvions plus compter sur eux. Les remboursements qui ont été mis à la poste, il y a quelques jours, vont nous apporter, nous le savons d'avance, encore nombre de réponses analogues. Et les nouveaux abonnés ne se sont point inscrits en nombre suffisant, bien loin de là, pour les remplacer.

Sans phrase et dans toute sa pure aridité arithmétique, telle est notre situation. Aux véritables féministes maintenant, à ceux qui sont profondément convaincus de la nécessité de nos revendications, de savoir ce qu'ils ont à faire.

LA RÉDACTION.

De-ci, De-là...

Nous avons le plaisir d'informer nos lecteurs que les articles parus ici même, de septembre à décembre 1920, sur *la Question des mœurs et la réglementation d'après l'enquête de M. Abram Flexner* viennent d'être réunis, par les soins de la Fédération abolitionniste, en une brochure de propagande et de documentation à la fois pour l'idée abolitionniste. Le prix en est de 60 cent., et franco par la poste de 70 cent. On peut se la procurer, soit au siège de la Fédération abolitionniste internationale, 3, rue du Vieux-Collège, Genève, soit au Secrétariat romand d'Hygiène sociale et morale, Valentin, 14, Lausanne, soit encore auprès de notre Administration.

Les Femmes et les Livres

Au moment d'ouvrir, par un premier article, la série de chroniques littéraires annoncée par la rédaction dans le numéro du 10 janvier, qu'il me soit permis d'adresser quelques mots aux lectrices du *Mouvement Féministe*. Nous voudrions avant tout éviter un malentendu. De tout temps, c'est dans le domaine de la littérature que la femme a contribué de la façon la plus constante à l'effort créateur de l'humanité en général. Certains noms, tels que celui de Mme de Sévigné, resteront à jamais célèbres. Aujourd'hui, des champs de travail plus variés s'ouvrent aux femmes; mais du même coup s'accroît le nombre de celles

qui prennent conscience de leurs talents et cherchent à réaliser pratiquement leurs énergies actives. Ne lisions-nous pas l'autre jour que les Etats-Unis, à eux seuls, comptent environ 3000 auteurs femmes dont le nom jouit d'une certaine notoriété? C'est dire que si nous voulions, comme certaines de nos lectrices l'eussent peut-être désiré, tenir les abonnées du *Mouvement Féministe* régulièrement au courant des nouveautés ayant des femmes pour auteurs, il nous faudrait pouvoir disposer — même en nous bornant aux œuvres de langue française — d'une place infiniment plus considérable que celle à laquelle nous pouvons prétendre dans les dimensions actuelles de notre journal. C'est pourquoi notre effort ne tendra pas à donner ici une liste détaillée des derniers ouvrages parus. Nous nous attacherons plutôt à relever, dans l'immense production littéraire féminine, les œuvres qui, pour une raison ou pour une autre, nous paraîtront spécialement dignes d'attention. Nous chercherons à distinguer d'une part, les courants de pensée que ces œuvres révèlent, et d'autre part à évaluer leur apport dans le domaine de l'esthétique littéraire. Il nous arrivera de franchir les frontières des œuvres de langue française pour parler d'un ouvrage marquant paru dans une autre langue. Et même, élargissant encore notre horizon, peut-être aurons-nous une fois ou l'autre l'occasion d'examiner, en tant qu'intéressant spécialement notre mouvement féministe, un ouvrage dû à une plume masculine. Nous ferons ainsi nous semble-t-il, besogne plus utile qu'en offrant à nos lectrices une longue liste de noms de valeur nécessairement inégale.

* * *

Le 3 janvier, les journaux de Paris annonçaient la mort de Daniel Lesueur. On a trop parlé d'elle, soit comme écrivain — plusieurs de ses ouvrages ont été couronnés par l'Académie Française — soit, au cours de la guerre, pour son dévouement patriotique qui lui a valu la Légion d'Honneur, pour que nous ne consacrions pas quelques lignes à sa mémoire.

Daniel Lesueur, de son vrai nom Mme Lapauze-Jeanne Loyseau, naquit à Paris en 1860. De bonne heure, elle entra dans la carrière des lettres, se faisant connaître avant tout comme poète[1]. Elle collabora longtemps au *Figaro* et au *Temps* en qualité de critique littéraire. Mais le grand public connaît d'elle son œuvre de romancière surtout[2]. A dire vrai, Daniel Lesueur a remporté dans ce domaine un succès qui nous semble facile et dû plutôt à l'indulgence de lecteurs peu exigeants qu'à une réelle supériorité de son talent d'écrivain. L'auteur connaît, sans doute, l'art de soutenir l'attention du lecteur et de le conduire habilement à travers le labyrinthe des multiples péripéties du récit. Daniel Lesueur prend plaisir à embrouiller les fils de l'intrigue qui, d'ailleurs, restent dociles entre ses doigts et dont elle sait, au moment voulu, défaire les nœuds avec dextérité. Mais l'extraordinaire des situations l'intéresse plus que la psychologie intime des personnages, en sorte que ceux-ci manquent de ressort intérieur ; ils subissent leur vie plutôt qu'ils ne la vivent vraiment. Les vicissitudes de leurs existances amuseront certains esprits, délasseront peut-être aussi ; mais ce n'est pas auprès d'eux que nous irons chercher la sève d'une pensée originale, pas plus que nous ne nous attendrons à découvrir, dans le style d'ailleurs fluide de ces romans, les trouvailles d'une plume véritablement ingénieuse.

* * *

[1] *Fleurs d'Avril, Rêves et Visions.*

[2] Citons entre autres : *Amour d'aujourd'hui, A Force d'aimer, Au-delà de l'amour, Le Droit à la Force, Chacune son rêve, Une âme de vingt ans.*

« O mon pays, j'enferme en toi mon horizon »

Ce disant et faisant, Mme Cuchet-Albaret semble avoir pris à cœur le conseil que Georges Renard adressa, un jour, aux Suisses romands : « Restez vous-mêmes et, après avoir regardé autour de vous, ramenez votre attention sur votre pays natal ». Ce pays, Mme Cuchet-Albaret l'a chanté, avant la guerre, avec amour, avec délices[1] ; en bonne Genevoise, elle s'est réjouie tous bas de ressembler à sa cité.

O ma ville, ma grande sœur,
Parfois je songe avec douceur
Et mon amour s'en émerveille
Que nous sommes un peu pareilles.

Dans le dernier volume de vers paru[2], ce qui intéresse l'auteur, ce n'est plus tant la ville et ses clochers, mais le paysage intime de son propre cœur. Penchée sur le miroir intérieur, le poète scrute ses joies et ses tristesses. Nostalgie des jours où l'on fut enfant :

Le temps fuit d'un vol cadencé,
Pourquoi faut-il qu'on se souvienne
D'une frêle minute ancienne ?

La saison est douce ; au jardin bleu du souvenir, on voudrait pouvoir sangloter. Puis, c'est l'orgueil de se dominer soi-même, la volupté de l'effort créateur. Frêles douleurs, frêles ivresses. — Et l'on vit sans songer au grand mystère de la mort.

Mais la guerre survient qui provoque chez le poète un brusque élargissement de son horizon moral et affectif, ouvrant à son talent des terres encore inexplorées. De ces randonnées en pays nouveau, il semble que l'auteur rentre parfois blessée :

Il faut à l'âme humaine un rêve intérieur
Qui la garde du mal, des doutes, des laidcurs...

Mais la souffrance doit être vaincue ; par delà les douleurs et les laideurs du présent, il faut que l'âme se crée son bonheur :

O Seigneur, je veux croire à la beauté de vivre !

Et prenant son essor, le regard de l'auteur quitte alors cette terre de tristesse et monte vers le ciel étoilé. Pour magnifier les astres du jour et ceux de la nuit, le poète élargit son vers, rehausse la majesté du verbe, et enfin, de ce monde étincelant, s'élève jusqu'aux sphères idéales :

O Lois, nous sommes vos esclaves !
La Matière nous a pétris,
Mais nous restons les chercheurs graves
De l'Idéal et de l'Esprit.

Chantre de la vie intérieure, Mme Cuchet-Albaret reste fidèle à la tradition suisse-romande qui veut, semble-t-il, — parce que le pays est petit et l'horizon étroit — que revenant vers nous-mêmes, nous cherchions en nous cet univers plus vaste dont nos yeux ont besoin pour rêver. C'est également la tradition suisse-romande que je discerne dans ce besoin d'une discipline morale que nous a donné le protestantisme, religion de recherche et de conscience, et qui se traduit en poésie par une gravité de ton proche souvent de la timidité. Mais on demande davantage à la poésie que d'exprimer, sous forme rythmée et plus ou moins souplement rythmée, nos pensées et nos sentiments ; il y faut encore ce qui est l'essence et le propre de la poésie : l'image, par où l'idée abstraite acquiert une valeur plastique, beauté nouvelle que nous demandons précisément au poète de créer pour nous. Il ne suffit pas de parler en vers, même agréablement ; il faut être artiste. La rime — nous le savons tous — ne fait pas le poète.

[1] *La Flamme sous la cendre*, Lausanne, Payot 1914.

[2] *Le Collier d'Etoiles*, Lausanne, Payot 1917.

Ceux et celles qui liront le *Collier d'Etoiles* admireront la facilité de Mme Cuchet-Albaret dans le maniement du vers, facilité que plus d'un pourrait lui envier. Ils apprécieront aussi sa délicatesse de sentiment. Ces deux qualités réunies font qu'elle excelle dans les « enfantines »[1]. D'aucuns regretteront certain manque de couleur dans le ton des vers, certaine monotonie du ton et de l'inspiration trop voisine de la prose; mais les six charmants sonnets du Clair de Lune et quelques poèmes des Etoiles sont là pour nous prouver que l'auteur n'ignore cependant pas le secret de l'ivresse de « créer l'image ».

* * *

Le féminisme est-il vraiment le produit de la « sensibilité déformée de quelques meneuses », le fruit de l'orgueil et de l'égoïsme féminins ? Repose-t-il vraiment sur l'hostilité des sexes? et par la manie de l'égalité à outrance et la confusion de l'égalité avec la justice, constitue-t-il vraiment moins un système qu'une révolte? C'est bien ce que Colette Yver donne à entendre dans son dernier ouvrage : *Dans le Jardin du Féminisme.* Curieuses féministes que celles qui ont renseigné l'auteur! et sur les manières de voir desquelles l'écrivain appuie son dire! Est-il bien sûr que la Chevalerie fournirait à notre époque encore, ainsi que le pense Colette Yver, la solution élégante du problème des sexes ? est-il même certain qu'elle fut en son temps une institution parfaite ? La doctrine que Colette Yver nous présente sous le nom de féminisme se ressent des exagérations propres à la caricature. Il faudrait pouvoir suivre l'auteur pas à pas dans cette démonstration où, à grand renfort de dénominations flétrissantes et d'exemples arbitrairement choisis, à l'aide aussi de concessions habiles et d'ailleurs dictées par le bons sens, elle dénonce la boursouflure d'orgueil dont est né, estime-t-elle, le féminisme. Je laisse ce soin à mes lectrices qui prendront plaisir et intérêt à voir comment Colette Yver résout — puis à résoudre à leur manière — certains problèmes que posent les exigences de la vie moderne (éducation des jeunes filles en vue du mariage ou du célibat ? — autorité maritale — bureaux mixtes). Je leur recommande tout particulièrement la silhouette — terriblement moderne ! — de la doctoresse Sidonie, l'intraitable émancipée qui refuse d'épouser l'homme qu'elle aime par crainte d'aliéner son « moi », et tue sa sensibilité pour sauvegarder sa très précieuse « personnalité »[2].

Jacqueline de La Harpe.

La question du cinématographe en Suisse

Nous avons le privilège de pouvoir donner connaissance à nos lecteurs d'une très interessante étude, encore inédite, faite sur ce sujet d'actualité par M. Maurice Veillard, directeur du Secrétariat romand d'Hygiène sociale et morale (Lausanne). Parents, éducateurs, moralistes et sociologues, également préoccupés de cette question, liront avec fruit l'étude de M. Veillard ainsi que les conclusions auxquelles arrive l'auteur. (*Réd.*)

INTRODUCTION

Nous ne saurions mieux introduire cette étude qu'en citant quelques pages du rapport magistral présenté par M. Guex à la Société suisse des juristes, et auquel nous ferons de fréquents emprunts.

« La fortune du cinématographe a été extrêmement rapide et brillante. Les premières représentations publiques ont été données par les frères Lumière en 1896 et à l'heure actuelle les salles de spectacles cinématographique se comptent par dizaines de milliers. La France en possède 1000, dont 100 à Paris, l'Italie 3000, les Etats-Unis 14.000, l'Allemagne 3000, dont 300 à Berlin, l'Angleterre 5000, dont plus de 500 à Londres. A part quelques pays — notamment l'Allemagne — où le développement paraît avoir été enrayé depuis peu par des mesures de contrôle et surtout par des mesures fiscales, la marche ascendante continue: en Angleterre, par exemple, 1400 théâtres cinématographiques se sont ouverts au cours de l'année 1913. Les fabriques et les agences de location de films se multiplient également. Des milliards de francs (pour la seule Angleterre un milliard et demi) sont investis dans des entreprises de cinématographe. En Angleterre, le nombre des personnes employées dans cette industrie nouvelle a passé en sept ans de 900 à 120.000. Et le nombre des personnes pour lesquelles le cinématographe est devenu un passe-temps nécessaire augmente dans la même proportion: on calcule qu'en Allemagne chaque jour près de un million et demi de spectateurs fréquentent le cinématographe. »[1])

«L'éclat même de ces succès devait provoquer l'hostilité des industriels dont les intérêts se trouvent compromis par le cinématographe, la résistance de tous ceux qui ont une méfiance instinctive ou raisonnée à l'égard des plaisirs, et l'attention de l'Etat qui est rarement bienveillante. L'hostilité contre le cinématographe groupe aujourd'hui des alliés hétéroclites: aubergistes et maîtres d'école, directeurs de théâtres et ecclésiastiques sont d'accord pour demander à l'Etat de lutter contre une nouvelle puissance trop envahissante, et l'Etat, généralement disposé à étendre le cercle de son action, s'occupe d'autant plus volontiers de cette matière que c'est une matière imposable.»

« Quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur l'opportunité des mesures proposées contre le cinématographe, on doit reconnaître que celui-ci a donné lieu et donne lieu encore à des critiques justifiées et que les craintes exprimées au sujet de son influence démoralisatrice, si parfois elles sont empreintes de quelque exagération, ne sont cependant pas chimériques.

« Au début, c'étaient les paysages et les événements du jour qui fournissaient presque exclusivement la matière des représentations cinématographiques; la fiction n'y figurait que sous la forme de courtes scènes comiques. Aujourd'hui encore les programmes comprennent d'ordinaire quelques numéros de «films documentaires» *(Naturaufnahmen)*, actualités, voyages, vues à prétentions scientifique. Mais ce sont là des hors d'œuvre, que le public le plus souvent n'apprécie guère et qui, dans tous les cas, ne suffisent pas à satisfaire son appétit. En fait, c'est seulement depuis qu'on a réservé dans le répertoire une place très considérable à la fiction (le premier drame filmé date de 1900) que la rage du cinématographe a commencé, et il n'est guère douteux qu'elle tomberait le jour où l'on éliminerait des programmes les pièces à sensation. Or, se jetant dans le domaine de la fiction, le cinématographe devait forcément produire un art dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il suppose chez le spectateur et qu'en même temps il aggrave une bassesse de goût écœurante. Merveilleusement propre à reproduire les événements les plus compliqués, le cinématographe, dans son

[1] Voir l'exquis volume : *Le Beau Château*, Lausanne, Payot.

[2] M. André Beaunier consacre à cet ouvrage dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er février, un badinage aussi alambiqué qu'incompréhensif du vrai féminisme (*Réd*).

[1] Ces chiffres sont extraits pour la plupart des statistiques publiées dans la presse spéciale, en particulier dans les journaux et périodiques suivants: *Der Kinematograph*, *Bild und Film*, *Cinéma-Journal*, *Cinéma-Revue*. Leur exactitude me paraît fort sujette à caution, certaines des sources dans lesquelles, à défaut de statistiques officielles, on a été obligé de puiser, ne méritant qu'une confiance limitée; mais ils donnent une idée au moins approximative de l'importance prise par le cinématographe.